

Épigraphe

*Bien sûr vous me direz que c'est toujours
comme cela mais justement
Songez à tous ceux qui mirent leurs doigts vivants
leurs mains de chair dans l'engrenage
Pour que cela change et songez à tous ceux
qui ne discutaient même pas leur cage
Est-ce qu'on peut avoir le droit au désespoir
le droit de s'arrêter un moment
Et vienne un jour quand vous aurez sur vous
le soleil insensé de la victoire
Rappelez-vous que nous avons aussi connu cela
que d'autres sont montés
Arracher le drapeau de servitude sur l'Acropole
et qu'on les a jetés
Eux et leur gloire encore haletants
dans la fosse commune de l'histoire*

*Songez qu'on n'arrête jamais de se battre
et qu'avoir vaincu n'est trois fois rien
Et que tout est remis en cause du moment
que l'homme de l'homme est comptable
Nous avons vu faire de grandes choses
mais il y en eut d'épouvantables
Car il n'est pas toujours facile de savoir
où est le mal où est le bien
Vous passerez par où nous passâmes naguère
en vous je lis à livre ouvert
J'entends ce cœur qui bat en vous
comme un cœur me semble-t-il en moi battait
Vous l'userez je sais comment
et comme cette chose en vous s'éteint se tait
Comment l'automne se défarde et le silence
autour d'une rose d'hiver
Je ne dis pas cela pour démoraliser
il faut regarder le néant
En face pour savoir en triompher
Le chant n'est pas moins beau quand il décline
Il faut savoir ailleurs l'entendre qui renaît
comme l'écho dans les collines
Nous ne sommes pas seuls au monde à chanter
et le drame est l'ensemble des chants
Le drame il faut savoir y tenir sa partie
et même qu'une voix se taise
Sachez-le toujours le chœur
reprend la phrase interrompue*

*Du moment que jusqu'au bout de lui-même
le chanteur a fait ce qu'il a pu
Qu'importe si chemin faisant vous allez
m'abandonner comme une hypothèse
Je vous laisse à mon tour comme le danseur
qui se lève une dernière fois
Ne lui reprochez pas dans ses yeux
s'il trahit déjà ce qu'il porte en lui d'ombre
Je ne peux plus vous faire d'autres cadeaux
que ceux de cette lumière sombre
Hommes de demain soufflez sur les charbons
À vous de dire ce que je vois*

Avant-propos

Liberté.
Création.

Liberté de création, pardon pour les imperfections.

Tout écrit porte en lui une envie d'exister, un besoin d'essence par-delà celle, biologique, que la nature nous consent. Parfois, comme celui-ci, il se veut de surcroît témoignage et prend la forme d'un récit pour ne pas oublier. Ni les hommes, ni les situations, et encore moins les aberrations. Une manière d'exigence que l'on porte en soi comme une nécessité. Lorsque, par exemple, l'absolue conscience de n'être plus, de n'être rien, de n'être plus rien devient un tourment insupportable auquel il faut échapper.

Instants damnés est tout cela et plus encore, au moins pour moi. Car Clairvaux a été « ma » prison, comme d'autres s'incarnent dans leur *home, sweet home* ! Dans le courant de ma vie, j'ai passé plus de temps dans ces lieux chargés d'histoire, où pendant des siècles des hommes sont venus volontairement s'enfermer, qu'en aucun autre endroit. Alternance de rire, de tragique, d'amitié, de dégoût... Autant de sentiments éprouvés au cours des vingt années durant lesquelles je me suis employé à ne pas m'y morfondre, faute d'avoir su m'en échapper.

Aussi aberrant cela paraîtra-t-il, et en dépit de l'aversion viscérale que je nourris pour l'enfermement, j'ai « aimé » cette prison. Pour sa capacité à conserver à l'homme sa dimension, cette considération qu'à travers le temps elle a préservée.

En plaisantant, je disais que c'était devenu *ma maison*, et de fait ça le devint à partir de 2004, après ma décision de ne plus tenter de m'évader. Le choix de vie que je portais alors, et que je reconduis chaque jour depuis, intégrait comme condition indissociable le respect de la légalité.

Indépendamment du regard que je pose sur la *Loi*.

Vingt-neuf ans d'enfermement totalisés me dispensent de m'en « justifier ».

Plus longtemps qu'ailleurs quoi qu'il en soit – mais pas différemment dans la forme ni dans l'esprit – j'ai subi à Clairvaux l'humiliation journallement perpétrée du viol de mon intimité, dû me soumettre à ces regards qui voulaient fouiller mon âme ou mes entrailles, essuyé l'intrusion de ces inquisiteurs qui entendaient explorer mon intériorité.

Mais il s'agit là de la condition terrible du prisonnier, et d'aucuns, qui ne parvenaient pas à s'y rapporter avec autant d'« aisance », y ont souffert bien plus que moi. Certains d'ailleurs ne s'en sont jamais remis, sortis détruits. D'autres inversement en sont partis grandis, sans que l'on sache vraiment comment la bascule s'est opérée. Sans compter ceux qui, pour finir, y sont enfouis. À Clairvaux également j'ai vu toutes les transfigurations s'opérer. Des enfants se métamorphoser en hommes. Des êtres abjects glisser vers la charité. Des militants s'individualiser, perdre de vue l'horizon altruiste qu'ils s'étaient fixé.

Entre autres...

Ainsi donc Clairvaux fut pour moi continûment une école, car elle était l'humanité résumée.

J'en goûtais à loisir le paradoxe de la blancheur de la pierre de Champagne et de la noirceur de l'âme réunies (à vrai dire il me convenait !). Je me repus aussi de la mythologie qui s'y rattachait. La haine de la transgression pareillement sanctifiée d'un côté comme de l'autre, sublime incarnation du système dans toute son aberration.

Vendredi 29 septembre 1989 – Mardi 25 août 2009.

Sur la porte, un nom : le mien, et un numéro d'écrou. Successivement : 6701, 9481, 9897, 10163, 10286. Mon identité de détenu.

Puis.

Enfin.

La liberté.

Paysage

Clairvaux, un nom qui sonne surgi de l'ancien temps, Clairvaux se fond dans son environnement contrairement à la plupart des autres lieux d'enfermement. Bien sûr tout l'en distingue, mais le paysage ne s'en trouve pas brutalement troublé, sans doute parce que la maison centrale y est posée depuis tellement longtemps qu'elle s'y est intégrée. Elle y existe donc en propre, mais sans agresser. Sauf, évidemment, les proches de ceux qui y sont emmurés, et ces derniers, puisqu'au premier chef concernés.

Lorsque chacun de ces derniers y arrive, après les années de maison d'arrêt souvent passées derrière le mille-feuilles de grillages des

quartiers d'isolement, son regard brusquement libéré court alentour avide de se rassasier. La perspective à l'est trouve la pente de la colline montant dans le lointain. Son mamelon ondule l'hiver, révélant par-dessus la brume l'écume d'un givre argenté. Inversement sa croupe ondoie sous juillet, lorsque surgissant derrière elle le soleil éclabousse sa lumière au matin. De décembre à février, à l'époque des gelées, la chevelure boisée hésite entre poivre et sel givré.

Au bout de quelque temps les mêmes yeux finalement ne la remarqueront plus. Ils la trouveront habillée sans éclat, blafardement maquillée. Dès lors, elle n'existera plus vraiment que quand l'alchimie des saisons à nouveau transformera le bronze du labour en or de la moisson. Car le reste de l'année nous ne lui témoignons que peu d'attention, son éminence s'imposant juste en toile de fond dans l'indifférence de l'horizon. En effet très rapidement les murs cadrent notre imaginaire, aussi sûrement qu'ils contraignent la vue du prisonnier. Peut-être parce qu'une fois immergé dans la cécité du quotidien, mieux vaut gommer les images de ce qui rappelle la liberté.

Bien commode en ce sens le bâtiment B qui me fournit un vis-à-vis. Voilà ce qui pour moi

lui confère son identité. Car pour le reste rien ne le distingue du A ni ne le caractérise en particulier. Sinon peut-être de posséder le nom suivant dans l'ordre des patronymes de cage d'escalier. Il jouit aussi, par rapport au A s'entend, d'une certaine autonomie de fonctionnement et de quelques aménagements du règlement, durci ou libéralisé en fonction de la conjoncture et de la hiérarchie du moment. Mais fondamentalement il ne faut y voir que deux subdivisions pareillement ternes du même microcosmique univers, dans lequel pandores pénitentiaires et barbares produits de la misère vont se côtoyer pendant des vies durant.

Un contrebas de six mètres ramène mon regard à la cour de promenade. Une réminiscence d'autrefois fait rejaillir la photographie d'archives que j'en avais vue avant mon inscription à l'écrou ici. Sous son ciel hivernal, la cour ceinte d'un grillage rouillé surmonté par de vieux fils barbelés paraissait sinistre et n'engageait pas vraiment à la déambulation. Le noir et blanc n'arrangeait rien. Depuis l'enclos a été réhabilité. De ce neuf qui se coule très vite dans le passé. Une barre fixe ultérieurement est venue l'agrémenter, et ses deux tables après avoir été rénovées se sont à nouveau oxydées.

De même que les bancs de béton, à leur tour vaincus par la mousse et l'humidité. Rare de toute façon qui vient s'y asseoir, la cour comme on le comprend aisément n'attirant pas le chaland. Les promeneurs par conséquent ne se bousculent pas plus aujourd'hui qu'antan dans ce quadrilatère terreux, tout de bouillasse l'hiver, pulvérulent l'été, et pour couronner le tout écrasé par les bâtiments de la détention, l'infirmerie et les murs de béton du chemin de ronde.

À l'époque de mon arrivée déjà, il n'y avait guère que les joueurs de contrée pour la fréquenter à la morne saison. Ils s'asseyaient là engoncés dans leur parka, à l'abri de la pluie et du vent dans le gourbi vitré où ils passaient l'après-midi. Quelques acharnés pétanqueurs s'y retrouvaient aussi pour s'y mesurer, une main dûment gantée et l'autre frigorifiée. Ne l'appréciaient en fait vraiment que les coureurs en mal de foulées, à qui elle permettait de s'adonner sans retenue à l'endorphine addiction. Avant que la génération *Playstation* leur succède, qui a laissé aux herbes folles tout le loisir de repousser.

Encore que, pendant les beaux jours, c'est-à-dire de mai à octobre les bonnes années, les

joueurs de boules et les adeptes de la sieste au soleil se partagent l'espace. Pas cependant au point de le saturer ! Car en règle générale, comme déjà énoncé, la cour de promenade demeure un pis-aller... ou un piège pour les arrivants, qui ne sont pas longs à regretter de s'y être fourvoyés !

Ceux-là sont faciles à identifier. Outre qu'ils y meurent d'ennui, ils possèdent encore ce travers d'opérer des girations autour de la cour, ainsi qu'il est de mise dans les maisons d'arrêt. Inversement, les vieux ratiers, rétifs à la circonvolution, reviennent sur leurs pas une fois qu'ils ont terminé leur aller.

Pour finir, mes yeux se portent sur la gauche. Ils rencontrent alors les jeunes futaies de l'autre côté de l'ultime enceinte, érigée en pierre de Champagne, majestueuse, qui marque la lisière du *no man's land* et de la forêt. Elle possède l'aspect tranquille des murs des grandes propriétés bourgeoises de Sologne ou d'ailleurs, sauf qu'ici la fonction du mur est inverse. Il ne protège pas de l'intrusion du brigand, mais de sa fuite. S'impose en digue symbolique sur laquelle vient se briser la marée d'un extérieur fantasmé autant qu'en dernier rempart pour protéger la société des fauves

encagés. Les arbres se dressent fièrement de l'autre côté du *no man's land* qui s'étend entre le deuxième et le troisième mur. Là où, dans cette « lande sans hommes », des moutons se promènent depuis qu'on s'est aperçu qu'y élever des sangliers était illégal (et plus encore de les tirer !). Le temps possédant toujours ici valeur d'éternité, « quelques » années ont quand même été nécessaires pour y remédier. Agneaux et blanches toisons se sont, de la sorte, substitués aux laies et aux marcassins à la fourrure rayée ; bien obligés ! Désormais leurs bêlements accentuent nos journées et nos nuitées de leur ovine ponctuation entre le printemps et le terme de l'été. Mais pas question pour autant de plus en profiter ni encore moins d'en goûter la cuisson : leur viande bénéficie à nos matons...

La forêt, personne ne la remarque, mais on réalise très vite que tout le monde vit soigneusement attentif à son rythme. Car ses changements de parure sont les repères de notre calendrier. Alors qu'au bord de la désespérance nous n'en pouvions plus de ces semaines à subir la grisaille et le mauvais temps, subitement le printemps nous ramène son vert tendre comme un renouveau la joie. Sa vêtue

de carte de vœux indique la fin de l'année ; devient-elle rousse ou décharnée, que le soleil va s'éloigner. Les cycles à l'infini se succèdent au fil de sa trimestrialité, tandis que s'accumulent les années...

Par fractions de seconde cumulées j'ai dû passer des mois à la contempler. Car elle me ressourçait, la forêt, tant et si bien que jamais sa vue ne m'a agressé. Bien au contraire même. Et ainsi je peux dire avoir apprécié sa présence. À l'instar de la plupart d'entre nous je crois. Je pourrais également ajouter que son imperturbable maintien et sa constance au long des ans m'ont rassuré quant à la capacité à traverser la durée.

Las ! La sécurité concilie rarement ses impératifs avec les canons de la beauté ! Donc, comme à son accoutumée, le cerveau pénitentiaire, jamais en peine d'imagination, nous a concocté de traviole sa pensée... Voilà comment et pourquoi la forêt a morflé ! Les tronçonneuses sont arrivées un « beau » jour de janvier, qui ont commencé à mettre à mal son orée. Les arbres s'abattaient avec fracas, 2008 commençait bien son année. Le paysage en conséquence s'est clarifié, de grandes trouées se sont ouvertes qui nous ont dégagé le ciel.

Une nouvelle fois Big Tertiaire s'était encore distinguée !...

Ensuite, c'est-à-dire quand on a contemplé tout cela jusqu'à plus que satiété, les yeux reviennent se poser dans la cellule. Alors les plus lucides réalisent leur condition de damnés dans laquelle le paysage agissant en révélateur un peu plus les a enserrés.